

Contes de Chevalerie.

par

MARIE-MADELEINE MARTIN.

GRAND PRIX GOBERT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Nouvelle édition
à partir de celle de 1972

Éditions Saint-Remi

– 2013 –

MARIE-MADELEINE MARTIN est, avant tout, une historienne ; comme telle, elle a conquis les plus hautes récompenses qui puissent être attribuées à un écrivain.

La réimpression de ses « *Contes de Chevalerie* », œuvre de début, (mais remplie de poésie et du sentiment intime d'une époque disparue), rappelle la sensibilité et l'enthousiasme dont reste animée constamment l'historienne, malgré la rigueur de son érudition.

En apparence, rien de plus éloigné de notre siècle que cette résurrection d'un idéal de sacrifice et de foi.

L'écrivain tient une sorte de pari, en lançant de nouveau dans le public ces récits dépouillés et fervents.

Mais Marie-Madeleine Martin tient constamment des paris, en rédigeant des ouvrages qui négligent les modes passagères ! Et comme jusqu'ici elle les a toujours gagnés, on peut considérer cette réédition comme une action opportune, et penser que les « *Contes de Chevalerie* » vont retrouver l'accueil enthousiaste, qu'ils connurent à leur première parution.

Paris, août 1972.

P. R.

© Nous prions les ayant-droits de M-M Martin de se manifester, nos recherches ayant été vaines.

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

PRÉFACE.

LES Contes de Chevalerie de Marie-Madeleine Martin, ces proses lyriques, m'ont profondément ému. En nos temps simiesques où l'homme n'a de vertu que sur le tréteau, quel répit d'entendre encore résonner les beaux vocables discrets et purs : fidélité, honneur, abnégation, noblesse... vieux saints français que l'on ne chôme plus et qui attendent la résurrection.

La chevalerie est le plus difficile des cultes, la plus sévère des religions, le code le plus pointilleux. Le chevalier par essence, sans autre ciel qu'une approbation intime, mais avec tous les enfers du mépris de soi, c'est le héros indifférent aux foules, aveugle et sourd à leur gesticulation et à leurs clameurs, uniquement soumis à ses dieux secrets. Âme étroite et brillante comme un rayon.

Marie-Madeleine Martin fut chercher le chevaleresque à la source, à la chevalerie chrétienne et féodale du Moyen âge, et ce qui doit immédiatement faire respecter son art, c'est qu'il a été profondément et superbement nourri. Elle ne voulut écrire qu'après de longues études médiévales, où rien de ce qui touchait à ces grandes heures ne lui paraissait négligeable. Derrière cette simplicité et cette poésie se cache l'érudition la plus poussée et la plus consciencieuse, dirais-je, si cela n'entraînait par trop l'idée d'effort, de tension, alors que Marie-Madeleine Martin fut emportée par son élan et tout enfiévrée d'échos.

LA VARENDE (1948).

AVANT-PROPOS.

À NOTRE époque, comme tant de fois depuis le moyen âge, la part de l'équivoque reste trop belle autour du mot de chevalerie. En effet, le célèbre ordre guerrier évolua beaucoup, depuis ses origines jusqu'au XVI^e siècle, qui vit son déclin, et le souvenir que l'on conserva de lui fut surtout celui de sa décadence. Quand Miguel Cervantès Saavedra écrivit *Don Quichotte*, et fit crouler l'antique idéal sous le rire de tout l'Occident, il raillait une chevalerie de théâtre, vantarde et sottement téméraire, celle qui ne s'était rencontrée en France que pendant ces XIV^e et XV^e siècles remplis de batailles désastreuses¹.

Le récit de Cervantès a contribué pendant longtemps à déformer, dans l'esprit des peuples, l'idéal qui avait animé les soldats du bel ordre guerrier médiéval. Peu à peu, le qualificatif de « chevaleresque » servit surtout à excuser des entreprises guerrières ou politiques se révélant de pures folies. Parce que la chevalerie s'était mise au service des faiblesses et de la vérité désarmée, on en arrivait à penser que l'esprit chevaleresque demandait de servir l'idéal de tous les vaincus, qu'ils méritassent ou non de l'être. Ainsi trouve-t-on dans de nombreux manuels d'histoire des rapprochements, pour le moins surprenants, entre les Croisades médiévales et certaines guerres folles ou utopiques du XIX^e siècle. Ainsi des écrivains voient-ils la continuité de l'idéal chevaleresque français dans la sublime défense des biens

¹ Nul n'a su, comme Léon Gautier, exprimer le paradoxe qui fit, d'un chevalier authentique, le plus virulent contempteur des chevaliers : « Miguel Cervantès Saavedra, écrit-il, qui railla la chevalerie dans ses livres et fut un vrai chevalier dans sa vie... le plus grand des écrivains de l'Espagne, l'un des plus vaillants soldats, le blessé de Lépante »... (À Lépante, Cervantès déjà frappé, voulut combattre quand même et reçut dans l'action deux blessures nouvelles qui le rendirent infirme pour la vie...)

spirituels essentiels comme dans les entreprises inutiles ou néfastes enfantées par des cerveaux chimériques.

Et pourtant, en nous remémorant même très brièvement l'histoire de la chevalerie médiévale, l'une des plus pures leçons de notre passé national se trouve vite dégagée des commentaires erronés et des interprétations tendancieuses.

Si l'histoire de l'Ordre sacré ne renfermait qu'une série de prouesses théâtrales insérées dans une société dont nul aspect ne demeure vivant, elle n'intéresserait que les esprits romantiques amoureux des promenades dans les ruines. Nous n'avons pas beaucoup de sympathie pour les embaumeurs de momies, et ne cherchons dans le passé que la leçon perpétuellement vivante qui s'y cache. Celle de la chevalerie n'est pas bornée aux limites d'un lieu et d'un temps...

La fameuse milice est née aux IX^e et X^e siècles, pendant l'une des périodes les plus troublées qu'ait traversées l'Occident ; l'empire de Charlemagne venait de s'écrouler, et le désordre politique était partout à son comble. Dans la carence de l'État, la force devenait universellement le droit, tout seigneur pouvait se proclamer souverain, et des royaumes éphémères se formèrent et s'évanouirent au moment même où de terribles invasions s'abattaient sur la Gaule. Au Sud, ce sont les Sarrasins pillards qui font leurs dernières incursions ; au Nord, ce sont les pirates Vikings qui, chaque année, méthodiquement, se jettent sur notre pays. « Les monastères et les églises brûlent, les campagnes sont dans l'épouvante, aucune route n'est sûre, et, dans l'effroi universel, il n'est pas d'homme qui ne soit occupé à se chercher des protecteurs. Dès que l'on voit un fort soldat bien campé en son donjon, on va vers lui, on lui dit : « Je suis ton homme ». Et toutes les faiblesses se groupent autour de cette force qui, dès demain, entrera en lutte avec les forces voisines. Épouvantable pêle-mêle de guerres privées, tout le monde se battant ou pensant à se battre... »

Au milieu de tant de ruines, une seule force est restée debout : celle de l'Église. Déjà, au moment des invasions barbares, les évêques s'étaient portés à la rencontre des pillards et des tueurs. Plus tard, au milieu des guerres et des massacres renaissants, l'Église, dans le silence de ses monastères, avait conservé à la civilisation les trésors de la pensée humaine. C'est elle encore qui va rapprendre, à une société déchiquetée par la féodalité, l'idée romaine de l'ordre dans l'État, et le rêve chrétien de l'unité des peuples. Dans la période qui nous occupe, puisqu'elle ne peut empêcher la guerre, elle décide de faire l'éducation du soldat, de proposer un idéal aux pillards avides et forcenés que sont les seigneurs de ces siècles de fer. Et c'est ainsi que naît la chevalerie. Une tradition nous rapporte que, lorsque les chevaliers français assistaient à la messe, ils tiraient leur épée du fourreau au moment de l'Évangile, et la gardaient nue dans leur main jusqu'à la fin du récit sacré, pour protester qu'ils formaient l'armée choisie chargée de défendre, avec un dévouement absolu, l'idéal de l'Occident chrétien. Ainsi, le brigand qui brûlait les monastères, comme les châteaux, tuait les femmes et les enfants aussi bien que les hommes faits, et respectait seulement la force capable de dominer la sienne ; ainsi, le pillard qui cherchait avidement la possession des biens terrestres, était devenu le champion du royaume invisible. *C'est dans cette transmutation que réside la leçon permanente de la chevalerie médiévale.*

À la fin du siècle dernier, un érudit de classe, Léon Gautier, consacrait à la Chevalerie une monumentale étude dont très peu de parties ont vieilli. Il y rappelait le Code de l'Ordre fameux qu'il résumait en dix commandements éblouissants. L'examen de ces dix Commandements montre vite qu'ils ne sont point seulement la règle d'une société morte, mais gardent à travers les siècles la valeur d'un message toujours actuel. À les méditer, il nous est venu le désir de rendre sensible, de la façon la plus familière et la moins didactique possible, ce que fut l'esprit de la chevalerie, en illustrant par un Conte chacune des principales maximes extraites par Léon Gautier du vieux Code impérieux et ardent. Ce Code n'a rien perdu de son actualité, puisque, face au matérialisme

envahissant, il souligne le dévouement à des biens supraterrrestres et l'affirmation de leur existence. Sans doute, à l'époque de la décadence de l'Ordre sacré, la croyance au royaume invisible a bien pu devenir la poursuite du royaume d'Utopie, et à ce moment, c'est le rire de Cervantès qui avait raison. Mais la vraie chevalerie n'est point celle qui se bat contre les moulins : c'est celle qui croit à un juste idéal aussi fortement qu'elle croit aux aspects les plus quotidiens de la terre. Elle n'a jamais eu besoin de renier les forces du sol et du sang, et elle s'attache solidement aux cités humaines, aux murs de la demeure familiale, comme aux toits du pays natal. Mais elle n'accepte pas de mutiler notre destinée et son Code affirme que l'homme ne vit pas seulement de pain. Comme tout le moyen âge épris de métaphysique et si fortement relié au monde invisible, elle apporte aux siècles uniquement orgueilleux des conquêtes de leur Science, le message d'une époque qui sut réaliser l'accord de la Raison et de la Foi...

N. B. — Dans la trame des contes que nous présentons au lecteur, nous nous sommes évidemment permis toutes les libertés avec les minuties de la chronologie, de l'archéologie et de toute la pseudo-science dont se parent sans raison ce qu'on est convenu d'appeler les « romans historiques ». Les érudits perdraient leur temps à vouloir identifier les batailles ou les Croisades que nous décrivons, ou encore à me reprocher de sembler attribuer aux Croisades de Jérusalem, des apports qui furent en réalité donnés à l'Occident par l'Espagne musulmane ou le royaume normand des Deux-Siciles. Nous écrivons ici des contes, et non un traité historique, et c'est pourquoi nous nous sommes efforcée seulement de ne pas dénaturer les caractères essentiels d'une civilisation et l'esprit d'une société.

Cet esprit est si éloigné de nous, qu'un récit comme *Le Crime de Bernier* paraîtra incompréhensible aux lecteurs d'aujourd'hui ; mais il était très nécessaire de rendre sensible l'horreur de cette époque, pour que le caractère de la chevalerie chrétienne apparût ensuite, davantage.

Il me reste à souligner tout ce que ce mince volume doit à la lecture des Chansons de Geste. Les familiers de ces Chansons auront d'ailleurs vite fait de voir que le conte *Le Crime de Bernier* s'inspire de la Chanson de *Raoul de Cambrai*, que l'une des scènes de *Geoffroy et son vœu* est tirée de *Gérard de Roussillon* et que la scène principale du *Dernier Combat d'Amaury* nous fut inspirée par l'admirable retour de *Guillaume d'Orange* après la bataille d'*Aliscans*¹.



Sceau équestre d'Arthur,
fils aîné de Jean II, duc de Bretagne (1296).

¹ Note : Deux des contes ci-dessous ne figuraient pas dans la première édition : *Les Largesses de Gilles* ; *Hugues et sa tentation*. Ils ont été écrits par l'auteur, au château de Béthune, à la Chapelle d'Angillon, en 1969. *La Croisade de Tristan* a été augmentée et complétée en 1972.

Tous les autres Contes ont été composés par Marie-Madeleine Martin, jeune auteur débutant, pendant l'automne de l'année 1945.

LES DIX COMMANDEMENTS DU CODE DE LA CHEVALERIE.

Tu croiras à tout ce qu'enseigne l'Église, et observeras tous ses Commandements.

Tu protégeras l'Église.

Tu auras le respect de toutes les faiblesses et t'en constitueras le défenseur.

Tu aimeras le pays où tu es né.

Tu ne reculeras pas devant l'ennemi.

Tu feras aux Infidèles une guerre sans trêve ni merci.

Tu t'acquitteras exactement de tes devoirs féodaux, s'ils ne sont pas contraires à la loi de Dieu.

Tu ne mentiras point et seras fidèle à la parole donnée.

Tu seras généreux et feras largesse à tous.

Tu seras partout et toujours le champion du Droit et du Bien, contre l'injustice et le mal.

LA MORT DE LANDRI.

« Tu croiras à tout ce qu'enseigne l'Église, et observeras tous ses Commandements. » (1^{er} commandement du Code de la Chevalerie.)



LANDRI croyait en Dieu avec force et simplicité. Il ne se souciait point des disputes des savants moines, ni des querelles subtiles soulevées par les hérétiques. Sa foi était tranquille, exempte de doute.

C'était un grand chevalier, vigoureux comme un taureau, et qui, depuis trente ans, avait passé peu de mois sans faire la guerre. Pourtant, il aimait son château où riait sa femme, la belle Aude, mais rien ne lui plaisait comme le déduit des batailles, surtout quand il fallait frapper les Infidèles.

Un jour que son chapelain voulait lui résumer en quelques mots le traité qu'un docteur venait d'écrire, pour la confusion des ennemis de la foi chrétienne :

— Je n'ai que faire de toutes ces sornettes, dit Landri. Une seule chose compte pour moi, c'est que nous possédons la Vérité, et qu'il faut se battre pour la défendre. Voilà bien l'essentiel de mon Décalogue.

— Eh ! dit le chapelain, vous vous croyez à peu de frais, fils exact de l'Église. Encore ne suffit-il pas de croire en Dieu, mais faut-il observer sa loi.

— Je l'entends bien ainsi, dit Landri, mais la loi de Dieu est claire et simple, et je ne puis concevoir que des moines passent leur temps à expliquer en cent aunes de parchemin ce que Moïse, au mont Sinaï, vit écrit sur deux pouces carrés de pierre.

— Mais l'ancienne Loi et la nouvelle..., voulut expliquer le clerc.

— Paix, dit Landri, je ne vous écoute plus.

*

* *

Landri s'efforçait, de tout cœur, de se montrer bon chrétien dans sa vie. Mais sa nature l'entraînait plus souvent qu'il n'eût fallu, et, quand il confessait ses fautes au chapelain, il lui arrivait de ne pas les regretter autant qu'il eût été nécessaire. Tantôt, il déclarait la guerre à un voisin pour une cause futile, à cause de la chaleur de son sang qui le portait aux colères promptes ; tantôt, il détroussait les marchands qui passaient sur ses terres. Enfin, quand il achevait le siège d'une ville, en terre chrétienne ou infidèle, la fatigue des combats ne l'empêchait jamais d'être ému durement par le charme des captives gémissantes, et la belle Aude aurait beaucoup pleuré, si elle avait su combien de fois Landri l'oubliait, et commettait ce péché, qui fait pleurer les Anges très purs, agenouillés au plus près du trône de Dieu.

Quand il revenait à lui-même, Landri battait sa coulpe, s'humiliait devant le Souverain Juge, mais ses péchés avait souvent si doux visage qu'il ne les pouvait haïr suffisamment, et le chapelain avait remarqué que, parmi les scènes de l'Écriture, Landri citait trop souvent celles où les pécheurs obtiennent facilement merci : l'absolution de Marie-Madeleine, la prompte rémission qui fut faite au Larron du Calvaire.

C'était au milieu de la cathédrale, bâtie dans la ville voisine de son château, que Landri venait, chaque dimanche, penser à Dieu. Là, tout était à la fois grandiose et familier, et le ciel semblait si proche de la terre que le voyage de toute prière en était écourté.

Au milieu d'une verrière immense, trônait la Reine du Ciel dans son manteau semé d'étoiles, et les Martyrs, groupés en cohortes, avaient revêtu l'armure des chevaliers, et les Saintes, qui s'érigeaient aux colonnes du porche, portaient le costume de la belle Aude. Dieu lui-même était chevalier, et Landri se sentait lié à Lui par une belle fidélité de vassal à suzerain.

Au sommet des piliers de pierre, riaient des Bienheureux qui ressemblaient aux bourgeois de la ville ; tous les feuillages des vergers et des forêts s'épanouissaient sur les chapiteaux massifs ; et, dans un angle, Ève, enroulée dans le manteau de sa chevelure, avait le visage de la serve Aiglantine.

Landri évitait par contre de regarder à l'entrée le tympan de la porte, sur lequel le Fils de l'Homme apparaissait pour le suprême Jugement, dans sa Majesté terrible. Des anges, aux ailes pointues comme des glaives, pesaient les âmes dans les balances de justice, et une troupe de démons exquisement grimaçants, et cornus, et poilus, brandissaient leurs fourches, à l'entrée d'une caverne pleine de flammes.

Le pauvre Landri, devant ce spectacle, perdait sa superbe. Tous ses péchés lui revenaient en mémoire, et il croyait voir le fléau de la balance, pesant ses mérites, s'incliner dangereusement vers le royaume de Satan. Heureusement, il songeait à tous les beaux coups qu'il avait donnés en Croisade pour la Cause de Dieu, et quand venait le moment de l'Évangile, il tirait son épée du fourreau, selon la coutume des chevaliers de France, pour protester qu'il était le soldat de Jésus-Christ.

*
* *

Landri avait maintenant soixante ans. Son corps était toujours vigoureux et dru, et il montait des chevaux que les jeunes écuyers hésitaient à dresser. Comme on annonçait un nouveau départ en Croisade, Landri voulut s'y joindre encore, mais il sentit peut-être qu'il ne reviendrait pas de l'aventureux voyage, et, en embrassant sa chère Aude, il lui dit, en son cœur, au revoir pour le Paradis.

Peu de temps après son arrivée en Terre Sainte, il fut fait prisonniers par les Sarrasins après un dur combat. Les Infidèles avaient capturé beaucoup de chrétiens, mais, au lieu de les traîner dans leurs forteresses, ils voulurent, cette fois, essayer de leur faire abjurer leurs croyances. Ceux qui acceptaient d'invoquer Mahomet retrouvaient la liberté. Pour les autres, on leur tranchait la tête sur-le-champ.

Landri vit que quelques chevaliers, égarés par le Diable, frémissaient devant la mort et reniaient leur foi. Ils étaient peu nombreux, mais un, c'était déjà trop, et Landri pensa : « À Dieu ne plaise que, pour sauver le corps, je hasarde l'âme. »

Comme il vit bien que le temps était maintenant tout proche où il allait paraître devant les anges qui pèsent les mérites, il se mit à songer à ses fautes. Et, par une ruse suprême de l'Ennemi, ses péchés lui parurent si lourds, si lourds, que même son martyr proche ne lui sembla pas capable de retenir le terrible fléau.

À ce moment, il entendit un chevalier crier avant de mourir : « Ô Notre Sire qui, pour nous, fus mis en Croix, reçois-moi en Ta miséricorde ! »

Landri fut ébloui comme s'il voyait déjà le ciel ouvert :

« Ah ! pensa-t-il, je me croyais un bon chrétien, et j'oubliais le premier mot de ma foi. Je pèse et mesure mes mérites et mes fautes en oubliant que le Fils de Dieu a déjà mis dans la balance le poids de son supplice, pour racheter mes faiblesses. »

Puis, comme c'était son tour de répondre aux Infidèles, Landri s'approcha sans peur du groupe des Sarrasins qui tenaient les glaives.

— Veux-tu reconnaître Mahomet ? lui cria un guerrier.

Landri eût voulu dire :

— Je crois en ce Dieu qui a pris sur Lui tous mes péchés.

Mais il pensa qu'un chevalier décherrait grandement en adressant la parole aux fils de Satan, et, penchant sa vieille tête blanche sous le glaive, il fit seulement le signe de la Croix.

TABLES DES MATIÈRES

PRÉFACE.....	3
AVANT-PROPOS.....	4
LES DIX COMMANDEMENTS DU CODE DE LA CHEVALERIE.....	9
LA MORT DE LANDRI.....	10
LE CRIME DE BERNIER.....	14
LA PROMESSE DE VIVIEN.....	26
RENAUD ET SON RÊVE.....	33
LES LARGESSES DE GILLES.....	38
LA CROISADE DE TRISTAN.....	43
I.....	43
II.....	49
HUGUES ET SA TENTATION.....	64
GEOFFROY ET SA PÉNITENCE.....	69
LE DERNIER COMBAT D'AMAURY.....	78
POSTFACE.....	85
PHOTOS.....	86